

### LA FIN D'UNE CENTENAIRE



Cantine des ouvriers, vue depuis la butte de Ravenne (cliché vers 1900).

L'ASPECT de l'entrée nord de la ville de Jœuf doit notablement se modifier au cours des prochaines années. Dans un premier temps, ce sont les immeubles du début de la rue du Commerce qui doivent être abattus en 1994. La forte silhouette de l'ancienne **Cantine des ouvriers**, l'une des doyennes parmi les bâtisses de ce secteur de "La Croix de Franchepré" va ainsi s'effacer du paysage...



#### Une disparition annoncée

Lors de l'ultime séance du conseil municipal de 1993, répondant à la question d'un élu, le maire expose le sort promis à l'édifice, dans le cadre d'un réaménagement de toute la pointe de terrain comprise entre rue de Ravenne et rue du Commerce : *"Malraux sera abattu en 1994. Il restera à discuter ensuite de l'aménagement des lieux qui reste évidemment aussi un point crucial"*. (1)

#### La construction, les premiers hôtes

Destinée à loger des ouvriers célibataires, la cantine est édifée en 1882 immédiatement après le démarrage des Forges de Jœuf. A l'origine, elle est construite sur le modèle des cités qui surgissent au même moment sur la colline voisine de Génibois, c'est-à-dire un bâtiment à deux niveaux. Mais elle s'avère vite trop exiguë et les maîtres de forges la font agrandir en 1893 pour lui donner son aspect définitif de 4 étages ; le nombre des "ouvertures" passe alors de 20 à 112. Une autre modification est réalisée en 1898 avec l'adjonction d'une cuisine à vapeur sur l'arrière du bâtiment.

Dès le début, le caractère spécifique de la cantine est le renouvellement rapide des habitants :

*"Un bâtiment spécial est construit non loin de la cité pour les ouvriers étrangers et non mariés ; parmi ceux-ci le plus grand nombre est allemand. Cette catégorie d'ou-*

*vriers est excessivement nomade, il ne se passe pas un mois sans qu'ils ne s'en aillent ailleurs faisant ainsi place à d'autres"* (2). En 1886, le bâtiment héberge 125 pensionnaires tous employés aux forges de Jœuf. Il s'agit très majoritairement d'étrangers (Alsaciens-Lorrains surtout et ressortissants de l'Europe du Nord-Ouest, Allemands, Hollandais, Belges et Luxembourgeois) ; on ne compte que 21 ouvriers de nationalité française (3). Cette répartition demeure à peu près la même jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Le premier cantinier est le Luxembourgeois Nicolas DIEDERICH ; dans sa tâche il est assisté par son épouse et par trois jeunes servantes également luxembourgeoises : Marie BUCCHOLZ (20 ans), Marguerite et Anne WERNER (âgées respectivement de 17 et 14 ans). N. DIEDERICH est encore présent lors du dénombrement de 1891, mais trois autres jeunes filles ont remplacé les précédentes, ayant vraisemblablement trouvé époux ; Madeleine TUSCH (20 ans), Régine BURNER (17 ans) et Catherine MATSCH (16 ans), originaires de Lorraine annexée, s'occupent des 141 pensionnaires de la "Maison Alimentaire" parmi lesquels figurent 27 Français.

Un nouveau cuisinier luxembourgeois est aux fourneaux en 1896 ; Nicolas CONTER travaille en famille avec ses trois filles Marguerite, Marie et Madeleine (respectivement âgées de 21, 19 et 16 ans) qui assurent le service avec Maria FOLMANN (16 ans).

(1) Séance du C. M. du 20 décembre 1993, extrait du "Républicain Lorrain" du jeudi 23 décembre. La cantine désaffectée a été rebaptisée "Centre Malraux" en 1977 après son rachat par la municipalité à la société Sacilor qui a succédé aux Établissements De Wendel.

(2) Rapport du 4 octobre 1884 par le commissaire spécial en poste à la gare de Batilly.

(3) D'après le recensement de 1886, 9 résidents sur 10 occupent les emplois suivants : forgerons, ajusteurs, mécaniciens, chauffeurs, manœuvres ; on recense par ailleurs 12 maçons, 2 tailleurs de pierre, 2 charpentiers et 1 charron. Dans les dénombrements suivants, tous les pensionnaires sont classés "ouvrier de forge".

## Des rixes graves en mars 1896

L'échantillon des nationalités apparaît identique lors de l'ultime recensement du XIX<sup>e</sup> siècle ; sur 118 pensionnaires, 23 Français voisinent avec une majorité de Luxembourgeois, Belges et autres Allemands... Il n'est pas exclu qu'entre les deux dénombrements de 1891 et 1896, des ouvriers italiens aient brièvement séjourné dans la cantine. De sérieux problèmes de cohabitation incitent les patrons des Forges à fermer l'accès du bâtiment aux ressortissants transalpins (4). MM. DE WENDEL préfèrent ne pas embaucher d'Italiens dans leur usine ; quant à ceux occupés au "Grand Fond", ils sont logés à la cantine de la Forge de Moyeuve... en Allemagne.

Cependant la situation se dégrade et la cantine est le théâtre de sanglants affrontements entre ouvriers français et sujets du roi Humbert 1<sup>er</sup> au cours des soirées des 16 et 18 mars 1896. Affectés par la défaite des armées italiennes en Abyssinie, les ouvriers transalpins sont en butte aux quolibets de leurs collègues français avec lesquels les rapports sont loin d'être amicaux (5). C'est ainsi qu'après une journée tendue sur les chantiers, le lundi soir, une expédition punitive est menée contre la "Maison Alimentaire" de la Croix de Franchepré. Un ouvrier français reçoit plusieurs coups de couteau ; M. DIDOT a notamment deux doigts coupés. La revanche des autochtones survient deux jours plus tard : cinq Italiens sont blessés dont un assez grièvement !

L'affaire répercutée par la presse connaît un retentissement jusqu'à l'ambassade italienne à Paris (6). Dans les jours qui suivent, des bruits alarmistes circulent dans la cité :

*"Une bande de 300 Italiens venant de Belgique et du Luxembourg s'avancerait sur Moyeuve - où la plus grande partie de leurs compatriotes de Jœuf se sont réfugiés - pour leur prêter main forte et tenter d'avoir leur revanche".* Pour rassurer la population, le sous-préfet vient de Briey pour séjourner à Jœuf ; il est accompagné des 4 hommes de la gendarmerie du canton sous les ordres d'un lieutenant. Des gendarmes des brigades voisines et les douaniers du secteur sont appelés en renfort. (7)

Après ces incidents, il faudra dix années avant de voir des ouvriers italiens figurer parmi les hôtes de la cantine des Forges.

En 1901, tandis que le nombre des pensionnaires a beaucoup progressé, un garde complète l'effectif du personnel (8). A cette date, Emile DENIS prépare les repas des 205 résidents parmi lesquels figurent 96 Français. Il est toujours cuisinier cinq ans plus tard ; outre son épouse, trois servantes, Louise GRÉGOIRE (21 ans), Blanche JAMBON (18 ans) et Marie LANG (17 ans) assurent le service des 147 ouvriers logés dans l'immeuble en 1906. Cette même année sont recensés les huit premiers Italiens ; ils seront 30 pour 118 résidents en 1911.

Depuis les derniers troubles, tous les ouvriers italiens occupés dans cette usine (de Jœuf) sont allés se loger à Moyeuve (...)

Aucune rixe entre ouvriers français et italiens n'a été constatée depuis les troubles du mois de mars dernier.

Le nombre d'Italiens employés à Jœuf est pour le moment de 90 à 100. Ils sont tous occupés à la construction d'une maison pour M. de Wendel. Ces étrangers retournent tous les soirs à Moyeuve sauf une quinzaine qui logent chez un sieur Nicolas, aubergiste à Jœuf.

Extraits des Rapports des 25 avril et 6 mai 1896 du Commissaire spécial de Briey.

- (4) La présence des premiers sujets italiens à Jœuf est signalée en 1888 (3 Italiens, sur 850 ouvriers, sont occupés aux forges). En 1891, 45 terrassiers sont employés sur le chantier du puits de mine en création au "Grand Fond". D'autres ressortissants italiens sont embauchés à l'usine en 1894 : 11 Italiens sur 985 ouvriers en janvier ; une équipe de 30 ouvriers italiens est occupée au déchargement des wagons de minerai en juillet 1894. Mais à cette époque, des violences se produisent entre ouvriers français et ouvriers transalpins. Dès lors, MM. DE WENDEL évitent soigneusement tout contact entre les représentants des deux nationalités.
- (5) Le 1<sup>er</sup> mars, les troupes italiennes qui tentent de conquérir l'Abyssinie depuis 2 ans, sont écrasées à Adoua par le roi d'Éthiopie Ménélik II. Cette défaite entraîne l'Italie à conclure la paix et met un frein à son ambition de se tailler un grand empire colonial en Afrique orientale.
- (6) Dans un rapport adressé le 23 mars 1896 au ministre des Affaires étrangères à Rome, l'ambassadeur TORNIELLI indique qu' "un autochtone ayant été tué d'un coup de couteau dans une bagarre avec des immigrés transalpins, un groupe d'ouvriers français, luxembourgeois et alsaciens prend d'assaut une maison habitée par des Italiens et en blesse grièvement plusieurs..." (cité par p. MILZA in Voyage en Ritalie, Paris, Pion, 1993, p. 107). "L'Est Républicain" du 22 mars infirme cette version : "Ajoutons que contrairement à ce qui a été dit, l'on n'a pas mort d'homme à regretter. La seule victime gravement atteinte est l'italien RECK qui ainsi qu'on le sait se brisa les deux jambes en sautant par une fenêtre pour échapper aux coups de gourdin".
- (7) D'après "L'Est Républicain", période du 19 au 27 mars 1896. Les rapports mensuels du Commissaire spécial de Briey attestent que fort heureusement la situation ne dégénère pas (voir document ci-dessus).
- (8) Il s'agit de Henri NINE qui, malade et condamné par la médecine, se suicide dans le bâtiment le 11 janvier 1903. "Alité au rez-de-chaussée, poussé à bout par les terribles souffrances qu'il endurait, le malheureux trouve la force de gravir les escaliers et se précipite par la fenêtre du 3<sup>e</sup> étage". Il sera remplacé par Jacques ALTENHOVEN.





## Les années douloureuses de la Grande Guerre

Employé depuis 1903 comme garde particulier, Jacques ALTENHOVEN est recensé comme cantinier en 1911. Cette fonction lui vaudra de vivre de pénibles moments lors du déclenchement de la guerre en août 1914. En effet, dans la nuit du 3 au 4 août, le soir même de la déclaration officielle du conflit, un détachement de Saxons franchit la frontière au bas de Franchepré. Le bâtiment de la douane subit les premières déprédations puis la patrouille se dirige vers le vieux Jœuf ; les fenêtres de la Cantine essuient les premiers coups de feu de la guerre. Trois témoignages nous rappellent ces événements :

*"3/08/14 - 9h. 1/2 soir : fusillade sur la cantine des ouvriers par des soldats placés sur la côte de Montois (20 coups de feu).*

*Le 4 - 1h du matin : dans la nuit du lundi au mardi, les Allemands arrivent devant la cantine et la criblent de 200 balles environ (...)"*.

*"Mardi 4 : la cantine a subi une fusillade (...) L'après-midi nous allons voir la cantine. C'est miracle que personne n'ait été blessé, les cantiniers étant à l'intérieur".*

*"Croyant avoir affaire à une caserne, toute une compagnie s'est alignée devant la cantine et a ouvert le feu. Le cuisinier M. Altenhoven et sa famille se sont allongés dans le couloir au milieu du bâtiment". (1)*

A l'automne 1914, dès le second mois de guerre, des soupes populaires sont distribuées à une population placée sous le joug allemand et qui commence à souffrir de la pénurie alimentaire.

*"L'Économat de l'usine de Jœuf a organisé une soupe populaire qui distribue journellement 700 portions. C'est le maire de Jœuf et le directeur de l'usine qui s'occupent de ces distributions qui rendent le plus grand service à la population pauvre (...)"*.

*"Notes sur Jœuf du 15 janvier : des soupes populaires sont servies à 800 personnes et sont mangées à l'établissement même. Mmes Kieffer, Daum, Cordier s'occupent de cette œuvre (...)"*. (2)

Les murs de la bâtisse connaissent d'autres misères pendant la guerre. La cantine est transformée, à la fin 1915, en infirmerie pour les soldats bavarois d'une importante boulangerie militaire allemande installée dans l'usine. C'est encore devant la cantine qu'est tué l'un des rares occupants décédés à Jœuf (3).

(1) Journal de Marius MANGEOT, journal de Victorine FRANÇOIS et témoignage de Mlle P., 8 ans en 1914.

(2) Rapport du sous-préfet de Briey, Annemasse le 27 février 1915 et *"Bulletin de Meurthe et Moselle"* du 1<sup>er</sup> février 1915.

(3) Il s'agit de Frantz PLISIAK (25 ans), soldat du 9<sup>e</sup> Bataillon de Giessen, victime du bombardement effectué par un aéroplane français dans la soirée du 13 mars 1918.

## L'entre-deux guerres : un cosmopolitisme accru

### • Une cantine vert blanc rouge

Avec la reprise des activités industrielles, une seconde vague d'immigration déferle sur Jœuf et le bassin de Briey. La population de la cantine est le reflet de la cité en modèle réduit.

En 1921, les ressortissants de cinq nationalités consomment les repas toujours accommodés par J. ALTENHOVEN et son épouse et servis par quatre domestiques : Victorine EVRARD (21 ans), Marcelle MASSENET (24 ans), Lucie METZELER et Germaine METZ (18 ans). Alors que le nombre total des ouvriers (121) reste équivalent à celui d'avant-guerre, les 78 Italiens sont à présent largement majoritaires (65 %) ; 27 Français, 9 Espagnols, 6 Polonais et 1 Luxembourgeois complètent l'effectif d'une cantine devenue un "*fief transalpin*".

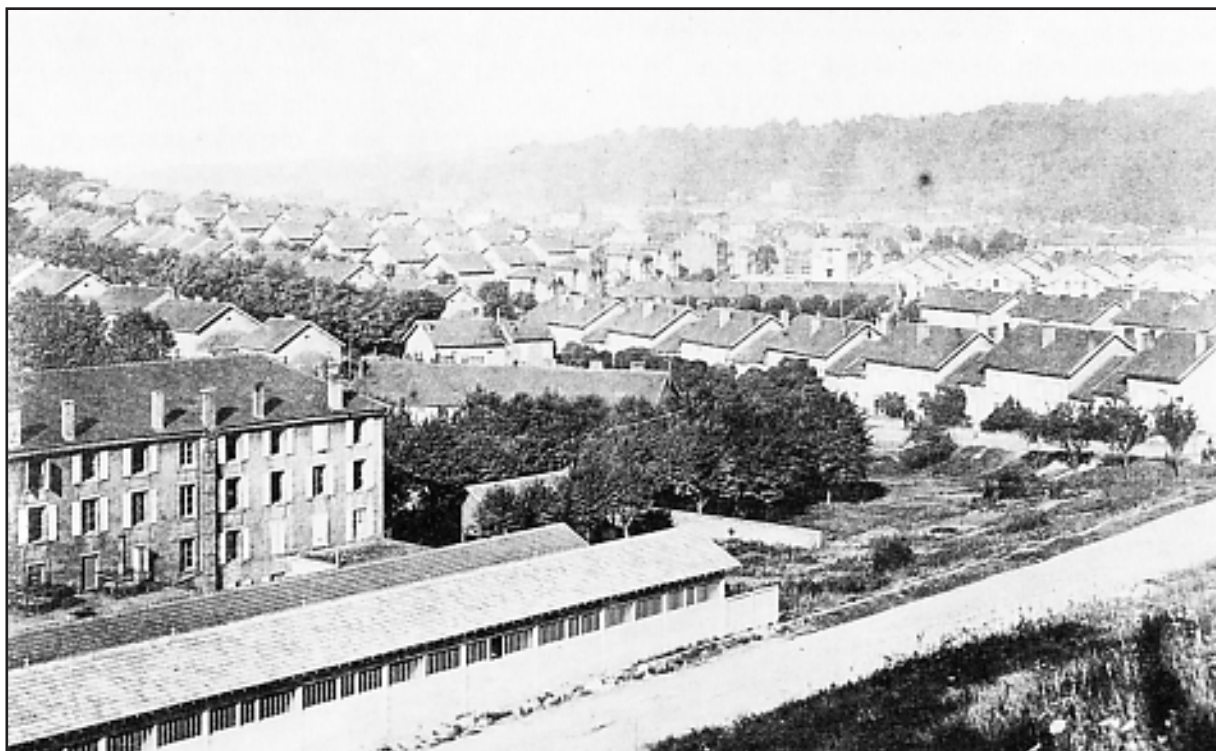
En 1926, tandis que la veuve ALTENHOVEN gère l'établissement depuis 2 ans (4), celui-ci est devenu un véritable "*creuset*" avec huit nationalités représentées pour 115 pensionnaires : 63 Italiens, 21 Français, 21 Polonais, 5 Serbes, 2 Allemands, 1 Luxembourgeois, 1 Suisse et 1 Arménien.

### • 1931, l'invasion slave

Cinq années plus tard, la crise économique n'a pas encore touché notre pays. La maison De Wendel a édifié deux bâtiments supplémentaires à l'arrière de la cantine pour loger un afflux de travailleurs immigrés célibataires. Dans ces nouveaux baraquements, comme dans le bâtiment principal, règnent la surpopulation et la langue slave ! Les Polonais et les Yougoslaves sont à présent en majorité devant les Transalpins dont le nombre est en recul (5). Mme ALTENHOVEN toujours cantinière héberge 287 ouvriers des forges dont 19 Français : en 1931, 7 locataires de la cantine des ouvriers sur 10 arrivent des pays d'Europe Centrale ou des Balkans.

Population de la cantine en 1931

|                    | Cantine | Baraquement 1 | Baraquement 2 | Total |
|--------------------|---------|---------------|---------------|-------|
| Belges             | 1       | —             | —             | 1     |
| Français           | 19      | —             | —             | 19    |
| Italiens           | 62      | —             | —             | 62    |
| <b>Polonais</b>    | 45      | 27            | 41            | 113   |
| Russes             | 2       | —             | —             | 2     |
| Tchèques           | 3       | 1             | —             | 4     |
| Serbes             | 3       | 3             | 1             | 7     |
| <b>Yougoslaves</b> | 28      | 35            | 16            | 79    |
| <b>TOTAUX</b>      | 163     | 66            | 58            | 287   |



Arrière de la cantine vers 1930. Au premier plan, les deux nouveaux baraquements récemment construits et proposés aux hôtes slaves.

(4) J. Altenhoven est décédé en décembre 1923. En 1926, il n'y a plus de jeunes filles affectées au service, logées dans l'immeuble. On en retrouve une seule en 1931 (Jeanne BELLINGER, 24 ans).

(5) L'immigration italienne s'est quelque peu tarie à cause du régime mussolinien ; par ailleurs, certains pensionnaires se sont mariés et installés en ville tandis que d'autres ont quitté les forges pour s'embaucher ailleurs.



## • Les effets de la crise

Le recensement de 1936 accuse nettement le contrecoup de la récession économique qui sévit depuis plusieurs années. La population totale de Jœuf est retombée de 11066 à 9689 habitants ; pendant ce temps, le nombre des étrangers passe de 5022 à 3578 individus. Tandis que les ouvriers français sont soumis au chômage partiel généralisé, les immigrés de tous horizons, débauchés en premier, sont repartis dans leur pays ou sont allés proposer ailleurs leur force de travail. Au 159 de la rue du Commerce, les 27 personnes logées dans la cantine doivent trouver la grande bâtisse bien vide ! **Situation inédite** depuis sa construction : l'immeuble abrite, outre quelques pensionnaires célibataires, pour la première fois, des familles d'ouvriers ou de mineurs (voir liste ci-contre).

## La guerre 1939-1945, l'après-guerre

• **Le second conflit mondial** ramène des "*pensionnaires*" slaves à la cantine des ouvriers. Les baraquements longeant la rue de Ravenne sont en effet transformés en camp de détention pour des prisonniers russes qui y sont entassés et endurent le froid, la faim et les mauvais traitements de leurs geôliers allemands. Certains Joviciens, alors enfants, conservent le triste souvenir de ces captifs :

*"Les prisonniers russes mouraient de faim, on les entendait gémir ! Ils tendaient les mains par les ouvertures situées sous le toit. Nous leur apportions de la nourriture à l'insu des gardiens. En échange, ils nous donnaient des petits jouets, polichinelles avec des ficelles, oiseaux... qu'ils avaient confectionnés avec du bois et qu'ils lançaient par les étroites lucarnes (...) "*

*"Ils étaient battus et mal nourris, la population avait pitié de ces malheureux ; on leur donnait du pain, du tabac, ce qu'il y avait ; ils nous faisaient passer des chaussures fabriquées avec des lanières de caoutchouc taillées dans des pneus". (1 )*

• **Après l'armistice**, il faut deux bonnes années pour que l'établissement retrouve un fonctionnement normal. En août 1947, alors que la population subit toujours de sévères restrictions - la Croix Rouge distribue encore des repas aux familles déshéritées et souffrant du rationnement dû au manque de ravitaillement (2) -, la cantine constitue l'un des fleurons des réalisations sociales de l'après-guerre :

*"Nous arrivons à la cantine des Forges où nous sommes accueillis par le gérant M. Démange et son adjoint M. Basset. Nous traversons une salle de lecture agréable et claire. A la cuisine, d'immenses cuisinières doivent être remplacées par de plus modernes. Des douches et un coin destiné à ceux qui veulent faire cuire leurs aliments seront aménagés prochainement. A la salle à manger, les pensionnaires encore peu nombreux prennent justement leur repas préparé par M. Kinet : potage, viande et légumes, le tout copieux comme chaque jour, bien que varié !*

### Les 27 habitants de la cantine en 1936

- Mme veuve ALTENHOVEN (gérante) et son fils de 16 ans.
- Famille VIGO Stéfano, 3 personnes dont 1 enfant de 7 ans (Italiens).
- Famille WOJTKOWIAK Jean, 4 personnes dont 2 enfants de 8 et 4 ans (Polonais).
- Couple ZANELLI Albert, 2 personnes (Italiens).
- 16 pensionnaires célibataires dont 1 Allemand, 8 Français, 4 Italiens, 3 Polonais.

*Le prix de pension, petit-déjeuner, déjeuner, dîner et chambre (lit et drap) revient à 80F. En période normale, la cantine peut abriter 200 pensionnaires ; les chambres sont spacieuses, entretenues par des femmes de ménage.*

*Si d'importants aménagements restent à opérer, nous devons toutefois constater les avantages moraux et sanitaires obtenus par de précédentes réalisations et à cet effet féliciter les membres du comité d'établissement qui, en accord avec la direction, s'emploie à construire un bien-être que la classe laborieuse sait elle-même apprécier". (3)*

### • Une reconversion manquée

Vivant au rythme de l'usine, la grande bâtisse abrite successivement les représentants des nouvelles vagues d'immigration venus gagner leur pain sur le sol jovicien. Au fil des années, pérennisant sa vocation de "*creuset*" des nationalités, Italiens du "*mezzogiorno*", Nord-Africains, Espagnols, Portugais, Cap-Verdiens composent les chambrées de la cantine. Mais le déclin s'annonce avec celui des forges en grande partie arrêtées en 1969. L'établissement se vide progressivement et ferme ses portes.



Février 1994 : dernier hiver, dernier printemps pour la cantine des ouvriers.

Au printemps 1976, le sort de l'immeuble est évoqué par les édiles municipaux : "M. le Maire signale que, dans le cadre du regroupement de ses activités, la société Sacilor ferme le foyer-cantine pour travailleurs célibataires qui fonctionne à Jœuf, rue du Commerce et met en vente cet ensemble immobilier". La proposition de M. MARTIN d'acquérir la cantine et ses abords pour constituer à la ville des réserves foncières est adoptée le 27 avril 1976. L'affaire est rondement menée ! Quelques élus visitent le site le 5 mai ; le conseil municipal décide définitivement de l'achat pour une somme de 720000 F (109000 EUROS) au cours de la séance du 28 juin ; l'acte de vente est signé le 9 septembre 1976.



Les baraquements annexes doivent également disparaître au cours de l'année 1994.

Trois semaines plus tard, la cantine semble promise à un avenir "prestigieux" ! Les élus décident en effet de mettre le bâtiment à la disposition du centre culturel M.J.C. après avoir réalisé la réhabilitation des locaux. (4)

En février 1977, les édiles se proposent d'emprunter 500 000 F (76220 EUROS) pour aménager le Centre culturel André MALRAUX et approuvent la convention passée avec la M.J.C. prévoyant une occupation progressive des salles rénovées. Dans cette délibération figure pour la première fois la dénomination "André Malraux" que le bâtiment conservera jusqu'à aujourd'hui. Un architecte nancéien, M. TAUVEL est chargé d'étudier l'agencement des locaux... Mais ce projet fait long feu !

#### • Un héritage encombrant

Les élections municipales de mars 1977 amènent une nouvelle équipe aux affaires. Deux mois plus tard, il apparaît que la cantine ne sera jamais promue au titre de centre culturel :

*"Après visite de l'immeuble Malraux avec un homme de l'art, ce bâtiment apparaît totalement inadapté et il convient de ramener au plus vite vers la salle Curel les quelques activités qui y étaient*

*installées"* (5). L'îlot MALRAUX redevient donc une réserve foncière pour la ville mais l'utilisation du bâtiment restera une question à l'ordre du jour de trois mandats municipaux successifs !

## Épilogue

Assez rapidement, le rez-de-chaussée seul est aménagé et connaît des événements plus heureux que par le passé. La salle à manger est utilisée pour organiser des repas d'associations, des fêtes familiales ou des soirées dansantes. La réfection de la toiture en 1987 permet de sauvegarder l'édifice d'une dégradation accélérée et de poursuivre une réflexion qui dure déjà depuis 10 ans. En fait, c'est une lente agonie qui commence. Si l'on parle toujours de réhabilitation en 1990, aucun projet sérieux d'utilisation du bâtiment ne voit le jour.

Pendant 4 années, jusqu'en mars 1994, la vocation sociale de la cantine est réactivée par les "Restos du Cœur". Les cuisines et la grande salle permettent à cette association d'assurer le stockage des dons, l'accueil des personnes et la distribution de 7 repas hebdomadaires.

Les étages désaffectés revivent un instant lorsque le metteur en scène du film "La vallée des espoirs" vient y tourner quelques scènes sur la vie quotidienne des travailleurs immigrés originaires du Maghreb... puis volets clos et carreaux brisés, ils continuent à s'empoussiérer !

Le couperet est tombé en décembre dernier ; la centenaire de la "Croix de Franchepré" vit son 111<sup>e</sup> et dernier printemps, attendant avec un calme marmoréen l'apparition des engins qui doivent la jeter à terre.

(1) Témoignages de Mme ARCHIMBAUD-DUMONT et de Mlle E. PASTORE.

(2) Article du "Républicain Lorrain" du 27 août 1947.

(3) Article du 27 août 1947. Le prix de pension 80 F correspond à 20,35 F de 1994 (3,10 EUROS) ; à titre de comparaison, le prix du kg de pommes de terre relevé dans le journal du même jour est de 11 F (0,42 EUROS).

(4) Séance du 30 septembre 1976. "La M.J.C. pourrait ainsi libérer la salle F. de Curel, laquelle serait rendue à sa véritable destination, c'est-à-dire l'organisation de fêtes, théâtres, conférences, congrès, etc...", précise la délibération.

(5) Délibération du 18 mai 1977 du nouveau conseil municipal. L'emprunt contracté pour "Malraux" est transféré pour la création d'une aile supplémentaire sur l'arrière de la salle F. de Curel.

**Sources** : registre des délibérations du conseil municipal (1975 à 1978), recensements quinquennaux de 1886 à 1936, état civil (archives municipales ; journaux années 1896, 1903, 1915, 1947 (références citées dans notes figurant au bas de page) ; rapports des commissaires spéciaux 1888 à 1899 (A.D.M.M.).

**Photos** : collection C.P.H.J.

**Texte** : R. MARTINOIS. **Dessin original page 3** : G. MAYOT.